Conscience et pensée

(deux notions abstraites à ne pas confondre)

Dans les langues profanes descriptives,
seuls les faits détectés par nos cinq sens
échappent à l'ambiguïté.
Tout le reste demeure à jamais sujet à caution.

En vue de faire découvrir à son interlocuteur l'inanité de nos vocabulaires courants, Carlo SUARÈS entamait parfois le dialogue ci-dessous :

— Dites-moi, savez-vous ce qu'est un *tachyon* ?
— Ma foi, non.
— Eh bien, c'est très simple : un *tachyon* est une particule qui va plus vite que la lumière. Maintenant, vous savez donc ce qu'il est.
— Oui, effectivement.

Et Carlo SUARÈS de poursuivre, avec un sourire :

— En réalité, vous n'êtes pas plus avancé que tout à l'heure, puisque vous ne savez pas de façon certaine ce que sont intrinsèquement une *particule* et la *lumière*. Voyez-vous, sans nous en rendre compte, nous jonglons souvent avec des mots, avec des signifiants sans contenu sémantiques précis ; ce qui nous fournit la confortable impression d'expliquer l'inexplicable.

Unité		Dualité
1	=	$n \times \frac{1}{n}$
Conscience		**Pensée**

1 – La conscience.

Faculté qui permet à une entité quelconque (minérale, végétale, animale ou humaine) de **répondre adéquatement** à une sollicitation (interne ou externe). Le fer qui se dilate sous l'influence de la chaleur, le brin d'herbe qui ploie sous l'impact du vent, l'animal qui fuit devant un danger, l'être humain qui s'adapte immédiatement aux circonstances font preuve de conscience.

La conscience ne va pas sans la spontanéité. L'une fait intrinsèquement partie de l'autre et *vice versa*. Elle implique une communion totale dont rien ne peut-être dit. La conscience s'éprouve au présent et c'est tout. L'éventuelle description **ultérieure** de cet état d'expérience appartient déjà à la pensée. Laquelle, de ce fait, est toujours en retard sur l'événement.

2 – La pensée.

Faculté qui permet de **se rendre compte de** quoi que ce soit. Dans un tel contexte, *avoir conscience de* s'emploie abusivement pour signifier *s'apercevoir de quelque chose*. La pensée

implique obligatoirement une réflexion. En français, le verbe *réfléchir* se rapporte aussi bien à une faculté de l'esprit qu'à celle d'un miroir.

Penser vient du latin *pensare*, formé lui-même sur *pensum*, supin de *pendere* : **peser**, d'abord au sens matériel, puis avec l'idée de peser dans son esprit, de réfléchir sérieusement à, d'appliquer son esprit à ; et — aussi — de soigner avec attention. D'où le doublet orthographique *panser*, de telle sorte que *pensare* a donné en français à la fois **panser**, **penser** et **peser**. La pensée implique donc obligatoirement une dualité sujet-objet.

En effet, le latin *pendere* signifie : laisser pendre les plateaux d'une balance, d'ou **peser**. Or, une balance comporte obligatoirement **deux** plateaux, ce qui entraîne *ipso facto* la notion de dualité : en l'occurrence, ici, celle de l'observateur et de ce qui est observé. Une telle situation instaure obligatoirement un intervalle entre les deux, empêchant par-là même à jamais tout espoir de communion.

3 – Extrait de Carlo SUARÈS : *La Kabale des Kabales*

téléchargeable sur : http://www.ordre-de-lyon.com/biblioteq/corants/Suares-kabales.pdf

> (…) *Ce passage est redoutable, car toute pensée est le 2. Une conscience identifiée à sa pensée se bloque, s'emmure à l'intérieur d'un 2, où elle meurt étouffée.*
> *Penser, c'est penser à quelque chose ou penser quelque chose.*
> *Dans le premier cas, le 2 est l'objet de la conscience-pensée. Il est la relation qui modifie l'objet et le combine avec d'autres objets connus.*
> *Le deuxième cas est celui des mythes religieux et sociaux, de l'idéal, de la foi en général : l'objet faisant défaut, l'imagination le fabrique.* (…)

COMMENTAIRES

Presque toujours sans nous en apercevoir, dans le langage courant, nous employons des mots similaires à des « valises » que nous échangeons sans jamais savoir — avec précision — ce qu'il y a dedans. Du coup, nous croyons pouvoir établir un véritable tête-à-tête ; mais, la plupart du temps, il n'en résulte qu'un dialogue de sourds. La citation ci-dessus de Carlo SUARÈS, par ailleurs hyper concentrée, en est un bon exemple. Pour devenir enfin claire à nos esprits, elle requiert au minimum une étude étymologique du mot *pensée*, comme celle élaborée plus haut.

De ce fait, la « *conscience* (…) *meurt étouffée* ».

Mais au fait, en ce qui concerne la *conscience*, de quoi s'agit-il ? Voilà, par exemple, ce que propose le TLFi sur le site http://atilf.atilf.fr/ :

> ***CONSCIENCE**, subst. fém.*
> *[Chez l'homme, à la différence des autres êtres animés] : Organisation de son psychisme qui, en lui permettant d'avoir connaissance de ses états, de ses actes et de leur valeur morale, lui permet de se sentir exister, d'être présent à lui-même.*

Manifestement, le rédacteur de ces lignes semble ignorer ce qui distingue *conscience* (faculté en elle-même) et *conscience de* (impliquant une dualité). De toute évidence, l'auteur y décrit la **conscience réflexive** inhérente au genre humain. Mais alors, que pourrait être la

nature intime d'une conscience « en soi », commune à tous les règnes ? Ne serait-ce pas, tout simplement :

la **réponse** d'une structure (l'*enclume*) à la **sollicitation** (le *coup de marteau*) qu'elle reçoit ?

Dans l'affirmative, avec la figure 1 suivante applicable au vivant, examinons quatre étapes. À défaut d'être assis sur une balançoire en vue d'y éprouver nos sensations, observons un pendule[1]. Dans l'un et l'autre cas, la colonne 1 montre le dispositif immobile sous l'effet de la pesanteur. De par ses caractéristiques (celles du fil de suspension, de la masse, de l'ambiance, etc.), il jouit d'une fréquence propre sur laquelle il est susceptible d'entrer en résonance.

Modélisation d'un être vivant sous forme pendulaire,
qui évoque sa continuelle oscillation sous l'effet de multiples sollicitations.
La masse du pendule — avec son inertie correspondante — matérialise celle du milieu biologique considéré.
À noter (en 3) sa réponse inversée par rapport à l'impulsion.

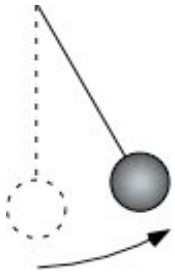
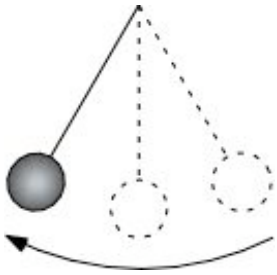
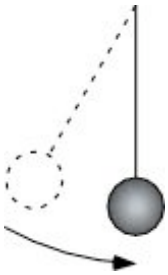
1	2	3	4
			
Stimulus ambiant vers le milieu biologique	Absorption et amortissement du stimulus par le milieu biologique	Réponse phénoménale du milieu biologique	Traduction du milieu biologique vers l'ambiance

Figure 1

À partir de la position initiale en pointillés — après qu'il ait reçu l'impulsion schématisée par la flèche horizontale de la colonne 1 — la 2 montre l'amplitude de la course du pendule durant laquelle se manifeste son énergie cinétique. Puis survient un stade très étonnant d'immobilité, au cours duquel une énergie potentielle s'installe.

La colonne 3 décrit la réaction (la réponse) cinétique de l'oscillateur, en inversion totale avec le résultat de l'impulsion initiale entre les deux positions en pointillés. Puis la course continue jusqu'à l'extrême gauche où la masse s'immobilise à nouveau, pour retrouver un nouvel état potentiel. En 4, nous voyons comment s'effectue la contre-réaction cinétique (la « réflexion ») du pendule, qui le ramène à l'état initial 1 où il ne s'arrête pas la plupart du temps.

En cas de stimulus unique, à cause de frottements divers qui induisent des pertes, l'amplitude des oscillations va diminuer jusqu'à l'arrêt total du balancier en position verticale. En vue d'entretenir une alternance spécifique, il faut que des impulsions périodiques soient fournies (au bon moment) à la fréquence propre de l'oscillateur. La pulsation continue d'un

[1] À ce sujet, voir les animations du site http://www.sciences.univ-nantes.fr/physique/perso/gtulloue/equadiff/

système, biologique ou non, nécessite donc un apport périodique d'énergie avec lequel il doit vibrer à l'unisson (pour ne pas dire entrer en *harmonie* ou en *communion*). Le vivant et l'immobilité ne sont-ils pas incompatibles ?

« Il suivait son idée,
c'était une idée fixe et il s'étonnait de ne pas avancer ».
Jacques Prévert (1900-1977)

Revenons à présent aux deux cas soulignés par Carlo SUARÈS.

a – Penser à quelque chose.

> *Dans le premier cas, le 2 est l'objet de la conscience-pensée. Il est la relation qui modifie l'objet et le combine avec d'autres objets connus.*

Il faut se rendre à l'évidence. Au moins à l'échelle humaine, tout — absolument tout — n'est que phénomène de conscience. Qu'il s'agisse de nos impressions sensorielles, de nos émotions ou de nos idées, pouvoir évoquer *a posteriori* ce genre de perceptions suppose un fait irremplaçable : se rendre compte de qui ou de quoi que ce soit. Or, *se rendre compte de* nécessite à coup sûr un sujet observant et un objet observé, lui-même seulement discernable grâce à l'**opposition des valeurs**. On n'insistera jamais assez sur cet impératif fondamental du monde manifesté.

Dans ces conditions irréfutables, comment s'étonner que le livre de la Genèse et son début « *Au commencement* » s'ouvrent en hébreu par un *beith* (ב), inséparable du 2 ? Comment ne pas remarquer, à nouveau, que cette prise de conscience réflexive est toujours en retard sur l'événement ? N'est-ce pas seulement après la résonance ou communion (l'expérience vécue) qu'il est loisible de la décrire ?

N'oublions pas que, selon notre auteur et conformément à ce que nous venons d'exposer, *toute pensée est le 2*. « Penser à quelque chose », c'est donc *réfléchir* à des êtres de chair et d'os, à des situations ou à des objets concrets, c'est-à-dire accessibles à nos cinq sens et susceptibles d'être soumis à un consensus commun. Exemple : tel chêne distingué dans la forêt fera postérieurement l'unanimité sur son existence. Ce qui permet des mesures et des contrôles objectifs incontestables dans le DOMAINE SENSORIEL.

Mais il est notoire que toute mesure altère ce qui est examiné ; exemple typique : l'observation d'une pellicule photographique vierge à la lumière du jour. En apparence, rien n'est modifié ; et pourtant, chacun sait par expérience que maintenant la couche sensible est non seulement voilée, mais inutilisable. *Penser à quelque chose*, c'est donc la soumettre à l'instrument de mesure constitué par notre organisme, spécifique et non rigoureusement identique à celui du voisin. En conséquence, pour un même objet intrinsèque (en supposant qu'il existe en dehors d'une perception quelconque), n'y aurait-il pas autant d'impressions différentes que de penseurs ? Pour revenir au roi de la forêt cité plus haut, il fait l'unanimité en tant qu'arbre, mais personne ne saura jamais quelle trace il laisse dans la pensée de tel ou tel autre. Par essence, l'expérience vécue demeure intime et intransmissible. Là réside le véritable occultisme.

D'où : *le 2* (…) est *la relation qui* ***modifie l'objet*** *et le combine avec d'autres objets connus.*

b – Penser quelque chose.

Le deuxième cas est celui des mythes religieux et sociaux, de l'idéal, de la foi en général : l'objet faisant défaut, l'imagination le fabrique.

« Penser quelque chose » relève cette fois du DOMAINE VIRTUEL. À l'état de veille, c'est :

• *imaginer* à notre guise des êtres, des situations ou des « objets » n'ayant pas obligatoirement une existence tangible. Néanmoins, dans le libre choix et l'arrangement des composantes, le penseur reste tributaire du contenu global et objectif de sa mémoire. L'anthropomorphisme ne trouverait-il pas son origine dans cette incontestable limitation biologique ? Ainsi, dans un mythe ou une fable quelconque, l'auteur ne fera qu'agencer de manière insolite les éléments connus dont il dispose pour bâtir une intrigue, sans liens directs avec la réalité sensorielle.
• *ressasser* en son esprit des affirmations plus ou moins arbitraires, préalablement reçues et acceptées comme vraies, sans aucun besoin ou possibilité de contrôle objectif.

Citons à nouveau Carlo SUARÈS[2] :

Notre époque retrouve ainsi l'esprit de la cabale, sans s'en douter, à la façon dont M. Jourdain faisait de la prose, et s'imagine inventer une toute nouvelle épistémologie. Mais celle à laquelle on pense n'embrasse encore que les sciences objectives. La connaissance de l'homme intérieur, de la conscience humaine, malgré les approfondissements qui caractérisent l'évolution de la psychologie, se heurte au mystère de l'être et de l'existant, et — à bout de course — finit par se faire ramasser, soit dans des mythologies, soit dans la notion chère à certains de nos plus illustres savants, que l'homme n'a aucun rôle dans l'univers.

La cabale, telle qu'elle est exposée dans le Sepher Yetsira (compte tenu de ses inévitables archaïsmes) comble ce vide de la ***pensée*** *contemporaine, qui est en voie de devenir une cause de désordres psychiques et sociaux. Elle le comble au moyen d'une extraordinaire invention linguistique, dont il faut ici dire quelque chose.*

Nos mots habituels n'ont aucun lien de réalité avec ce qu'ils désignent. Ainsi que le dit Ferdinand de Saussure, le « signifiant » boeuf n'a aucun lien avec le « signifié » : l'animal en question. Mais, conformément à une convention sociale, chaque mot d'une langue évoluée désigne avec exactitude un phénomène connu. Si le phénomène n'est pas connu, on le « définit » au moyen de termes se rapportant à des connus.

Si, toutefois, la cause d'un phénomène est inconnue, on n'a pas de mots pour la désigner. Or il se trouve que la cause des causes de tout ce qui existe (de l'univers et de la notion d'être) est inaccessible à ce langage, donc à la ***pensée****, laquelle en est tributaire. Malades d'être mystères dans un mystère total, les psychés ont recours à des mots sans contenu, explications qui, faute d'expliquer quoi que ce soit, provoquent les stases cérébrales que sont les croyances religieuses.*

Dans ces quelques lignes on ne peut plus éloquentes, nous retrouvons deux fois le mot ***pensée***, que nous avons composés en gras en fonction de notre sujet. Lorsqu'elle usurpe ses droits et sort du domaine rationnel qui la constitue, elle affabule, déraille et devient — entre autres — source de croyances conflictuelles. Ce début du XXI° siècle en offre un exemple typique.

---

[2] Extrait partiel des rabats de couverture de son livre : *Le Sepher Yetsira*. Éditions du Mont Blanc – Genève – 1968.

Nous oublions trop souvent que la **pensée** demeure inséparable de la **raison**. Cette dernière vient du latin *ratio* : calcul, compte, supputation, système, procédé, méthode, argumentation, théorie. Laquelle peut déboucher très facilement vers la croyance.

D'où : *Le deuxième cas est celui des mythes religieux et sociaux, de l'idéal, de la foi en général : l'objet faisant défaut, l'imagination le fabrique…* Et nous ajoutons : au plus grand dam de l'humanité.

c – Entre savoir et croire.

Pour les besoins de la cause, nous reprenons à notre compte ce titre de Pierre LECOMTE du NOÜY[3], éminent biologiste en titre, mais physicien de formation et véritable humaniste par vocation. Citons-le, avec la description[4] du cheminement d'un scientifique :

> *Qu'importe l'idée qu'on se fait de Dieu si elle suffit à faire naître le désir de la bonté, de la pureté, du sacrifice et si elle donne la force de pratiquer la vertu. Ce qui importe, ce sont les résultats obtenus, et les efforts faits pour se libérer des entraves ancestrales. L'homme cultivé qui réussit à se convaincre de cette vérité n'a pas besoin de se faire une image de Dieu. Il doit comprendre que c'est une tentative vaine qui transcende l'intelligence humaine. Toute conception comporte une part d'anthropomorphisme qui restreint, qui rapetisse l'objet qu'on cherche à visualiser. Ce n'est pas l'image qu'on se fait de Dieu qui prouve Dieu, c'est l'effort qu'on s'en fait pour s'en faire une image* (page 209).

Croire n'est qu'une étape vers la connaissance expérimentale. S'en contenter, c'est souvent accepter sans contrôle et retenir uniquement ce qui séduit l'esprit. Certes, une telle attitude relève du droit le plus strict de chacun. Mais, de là à se persuader que le fait de croire à qui ou à quoi que ce soit engendre *ipso facto* la réalité tangible correspondante, il y a une différence. L'extrait du dialogue suivant, trouvé sur :

http://www.cvm.qc.ca/encephi/contenu/dialogue/guil13.htm

illustre de manière bon enfant le début de ce paragraphe :

> *GUILLAUME — Philippe, tu parais faire une distinction nette entre savoir et croire, en plus d'en connaître la différence précise.*
>
> *PHILIPPE — Ben, quand je sais quelque chose, alors non seulement j'en suis certain, mais je sais pourquoi j'en suis certain. Je peux le prouver ; j'ai des preuves. Mais quand je crois quelque chose, même si j'en suis convaincu, je ne peux pas savoir pourquoi j'en suis convaincu ; donc, je ne suis pas certain, et je pourrais être dans l'erreur.*
>
> *GUILLAUME — Philippe et Platon – de même que bon nombre d'autres philosophes – affirment que le savoir est certain, infaillible, stable ; que la croyance, elle, est incertaine, faillible, changeante*

Contrairement à l'opinion généralement reçue, le fait de croire ne s'applique pas seulement au domaine des religions. En science théorique, fâcheusement, il en va presque toujours de même. Dans les deux cas, de nombreux dogmes s'imposent et viennent scléroser les esprits crédules qui s'y laissent prendre. Moralité (selon le vieil adage) : *si vous ne voulez pas être mangé par les docteurs, devenez docteur vous-même*.

---

[3] Aux Éditions Gonthier S.A. Genève – 1964.

[4] entre autres *rapetissée* (selon ses propres termes) par la langue française qu'il est contraint d'utiliser, non pertinente

4 – Conclusion.

Avec le bavardage qui précède, n'avons-nous pas en abondance apporté de l'eau au moulin de Lao TSEU, dont nous devrions connaître par cœur l'admirable *vade-mecum* téléchargeable sur le site indiqué ci-dessous ?

http://www.chenmen.com/philosophie_chinoise/taoteking3.htm

Dao De Jing, le Livre de la Voie et de la Vertu
Le célèbre ouvrage de LAO TSEU, en 81 chapitres.

CINQUANTE-SIX : **Celui qui sait ne parle pas. Celui qui parle ne sait pas**. Garder sa bouche close. Modérer ses sens. Tempérer ses ardeurs. Ramener chaque chose à sa valeur. Voiler l'éclat dont on rayonne. Être conscient de son union profonde avec la nature, c'est atteindre la parfaite harmonie. Dès lors, le Sage n'est plus affecté par l'amitié ou l'inimitié, par le bien ou par le mal, par les honneurs ou la disgrâce. Il est parvenu au degré suprême. Par la voie.